Tax.
J 31.55
8
1857

3 2044 107 266 538

Tan
✓ 31.5
180

16. 11/21

SUR L'ENSEIGNEMENT
DE
LA BOTANIQUE
A PARIS
(1853 - 1857)

NOTES LUES A LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE

PAR
M. le comte JAUBERT
VICE - PRÉSIDENT.

PARIS
IMPRIMERIE DE L. MARTINET
RUE MIGNON, 2.

1857

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN RICHARDSON

OF THE

UNIVERSITY OF

OXFORD

SUR L'ENSEIGNEMENT
DE
LA BOTANIQUE
A PARIS
(1853 - 1857)

NOTES LUES A LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE

PAR
M. le comte JAUBERT
VICE - PRÉSIDENT.

PARIS
IMPRIMERIE DE L. MARTINET
RUE MIGNON, 2.

1857

SUR L'ENSEIGNEMENT
DE LA BOTANIQUE
A PARIS

(1853—1857)

NOTES LUES A LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE

PAR

M. le comte JAUBERT

VICE-PRÉSIDENT.

PREMIÈRE NOTE

Séance du 23 mars 1855.

Nous croyons être fidèle à l'esprit qui a présidé à la fondation de la Société botanique, en disant qu'elle a pour objet, non-seulement d'établir entre les membres qui la composent ces communications journalières dont nous éprouvons l'agrément et l'utilité, de nous mettre en rapport par le *Bulletin* avec nos confrères de la province et de l'étranger, de faciliter des publications instructives, mais encore de prendre en main et de défendre au besoin les intérêts généraux de la science et ceux de la grande famille des botanistes. Néanmoins, comme après tout nous ne tenons notre mission que de nous-mêmes, moins nous avons de titre officiel pour imposer péremptoirement nos

décisions, plus nous sommes tenus d'avoir raison dans le fond et dans la forme.

Le 29 juin 1853, une mort prématurée nous enlevait le dernier de cette famille illustre de savants qu'on a pu qualifier à bon droit de dynastie : Adrien de Jussieu n'était plus ! Le 5 juillet, parut dans le *Moniteur* un décret portant suppression de sa chaire au Muséum d'histoire naturelle ; huit mois après, un autre décret supprimait aussi celle qu'il avait occupée à la Sorbonne. Deux fois le nom de Jussieu avait été prononcé sans aucune de ces marques de regret et d'hommage dont nous sommes habitués à le voir entouré. Notre respect pour la mémoire du maître nous suggérait une première réflexion en présence de ces mesures inattendues. Que devait en penser le public étranger aux affaires de la science ? C'était qu'apparemment les deux emplois étaient inutiles, qu'il y avait eu là des abus qu'on ne pouvait trop se hâter de faire disparaître, que si on les avait maintenus pendant un certain temps, ce n'avait été que par égard pour M. de Jussieu personnellement, supposition en désaccord avec un caractère si élevé, autant que désobligeante pour toutes les administrations précédentes.

On se demandait ensuite par quelle fatalité le haut enseignement était dépouillé de deux de ses plus beaux apanages, comment avaient pu être abattues deux chaires célèbres dans tout le monde savant : l'une, qui avait plus de deux siècles d'existence et qu'occupèrent successivement le premier médecin de Louis XIV, Fagon, puis Sébastien Vaillant, enfin les Jussieu ; l'autre, qui avait été, il y a plus de trente ans, introduite dans l'Université comme une conséquence du plan d'études établi en 1810.

Les exposés de motifs annexés aux deux décrets et les arrêtés ministériels qui en étaient la suite ne parurent pas, nous devons le dire, de nature à dissiper ces pénibles impressions. Voyons d'abord ce qui s'est passé à la Sorbonne.

Le premier titulaire fut Desfontaines ; les besoins croissants du service lui firent ensuite donner pour collaborateur Mirbel , qui fut investi du titre de professeur adjoint. Après la mort de Desfontaines, Mirbel lui succéda en vertu d'un arrêté spécial du Conseil royal de l'instruction publique en date du 17 janvier 1834 ; mais ce Conseil, juge compétent s'il en fut jamais, se garda bien d'appauvrir la Sorbonne d'un des cours qui lui étaient acquis ; il maintint , au contraire , expressément la chaire du professeur adjoint (ce sont les termes de l'arrêté). M. Auguste Saint-Hilaire en fut investi : adaptée pour le moment au genre de recherches qui venaient d'accroître la réputation de ce savant, elle fut consacrée à l'organographie végétale. La chaire ancienne conserva son titre de : Botanique , anatomic et physiologie végétales. Plus tard, Adrien de Jussieu et M. Payer furent appelés à suppléer les deux professeurs titulaires, et s'entendirent facilement sur les moyens de se partager le fardeau d'une manière plus égale ; le public qui se pressait à leurs leçons ratifia leurs arrangements.

Aujourd'hui, l'état de choses reconnu insuffisant dès les premiers temps de l'Université est rétabli. Un seul cours demeure sous le nom général de Botanique, mais il est surchargé. La chose est si évidente, que le décret lui-même est obligé d'en répartir les matières sur l'espace de deux années. La combinaison qui, à l'aide de deux professeurs, renfermait le même enseignement dans le cercle d'une seule année scolaire, était, sans contredit, plus avantageuse, et parce qu'on était assuré du concours d'un talent de plus, et surtout à cause du temps que la plupart des jeunes gens ont à leur disposition pour fréquenter la Sorbonne. En effet, ils ne peuvent accorder aux sciences, surtout à la botanique, qu'une partie de l'année qui suit immédiatement leur sortie du lycée, à moins qu'ils ne veuillent suivre la carrière de la médecine, et, dans ce cas, ils trou-

vent dans cette dernière Faculté des leçons appropriées à leur vocation.

D'ailleurs, le motif mis en avant dans l'exposé porte évidemment à faux : « On ne conçoit guère, dit-on, qu'il soit possible » de traiter des classifications sans s'occuper de l'anatomie et de » la physiologie des plantes » (on a voulu dire, sans doute : de l'organographie). Nous le pensons aussi, et c'est ce qui, en droit comme en fait, existait à des degrés différents dans les deux cours d'Adrien de Jussieu et de M. Payer ; seulement l'un des deux était, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus botanique, l'autre plus organographique.

Mais on voulait, sans grever le budget, c'est l'exposé qui le dit, faire place à un autre ordre d'études. Sans doute, c'est une pensée honorable, et à laquelle nous serions les premiers à applaudir, que celle qui porte les gouvernements à combler les lacunes du haut enseignement par la création de chaires nouvelles. Toutefois, cette tendance a aussi ses inconvénients : de semblables innovations, pour être approuvées en dehors d'un petit cercle d'intéressés (nous prenons ce mot dans la meilleure acception), doivent se conformer tout à la fois à la marche même des sciences et au genre des divers établissements destinés à l'instruction publique, dont il importe aussi de ne pas dépasser les besoins réels. Le progrès incessant qui se manifeste dans l'étude de la nature amène nécessairement dans les sciences, tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, un moment où, trop étendues pour être saisies dans leur ensemble, il y a lieu d'en dédoubler en quelque sorte l'exposition. C'est ainsi que la chimie s'est trouvée à l'étroit dans les laboratoires de la pharmacie, que la géologie est née de la minéralogie, et s'est fait toute seule une si grande place. D'autre part, si dans les lycées la physique et la chimie, par exemple, réduites à leurs notions élémentaires, sont nécessairement resserrées en un seul cours, on a raison de leur donner à

chacune leur développement distinct à la Sorbonne; à mesure qu'on approfondit, il faut diviser. Mais à force de s'exagérer l'importance de ce qu'on appelle les spécialités, soit dans les choses, soit surtout en fait d'hommes, on finirait par substituer à cette belle ordonnance des connaissances humaines, à leur subordination logique, où se fait, en quelque sorte, sentir le doigt de la Providence, une anarchie où, chacun des points de vue sous lesquels la science peut être envisagée étant traité isolément, l'autorité du savoir lui-même s'affaiblirait en raison du nombre des organes qu'on aurait imprudemment accrédités devant le public, sorte de paganisme intellectuel où chaque ordre de phénomènes, et bientôt chaque petite collection d'êtres analogues, aurait son culte à part.

Sans doute, il sera loisible d'assigner, par exemple, à un zoologiste distingué une chaire d'embryogénie, et le nouveau professeur ne manquera pas de nous donner des leçons fort intéressantes; mais comme on n'aura fait, pour le besoin de la cause, que déeorer d'un nom nouveau un sujet d'études relevant de diverses sciences déjà pourvues de leurs professeurs, un procédé si facile trouvera des imitateurs; et le ministre le plus éclairé, le mieux intentionné, pourra être entraîné au delà du but par les suggestions bien naturelles d'ailleurs de ceux-là mêmes qui lui sont le plus recommandés pour les places à créer par la nature spéciale de leurs études et l'éclat de leurs services.

Si l'on prétend dédoubler certaines sciences dans l'intérêt de l'analyse, il serait contradictoire d'appliquer aux autres la rigueur du procédé contraire, de développer les unes outre mesure, de resserrer les autres dans le lit de Procruste, de prodiguer à celle-ci le luxe, de refuser à celle-là le nécessaire.

A voir la rigueur dont on use envers la botanique, il semblerait qu'elle a reculé dans la voie du progrès; et pourtant ses perfectionnements, ses acquisitions immenses dans ces derniers

temps auraient plutôt exigé un surcroît d'attributions que subi, sans dommage, de prétendues réformes; il était d'autant moins opportun de réduire la part qui lui avait été faite à la Sorbonne que, par un oubli inexplicable, elle n'est pas représentée au Collège de France. Déjà la chute de l'Institut agronomique de Versailles, causée par une plaisanterie de tribune (tant l'esprit a de pouvoir en France, surtout pour détruire!), avait entraîné celle d'une chaire de botanique à laquelle M. Duehartre venait d'être appelé d'une voix, pour ainsi dire, unanime : il faut avouer, pour être parfaitement équitables, que dans le désastre de l'Institut agronomique les pertes de la botanique n'avaient profité à personne. Nous étions loin de prévoir alors que nous aurions bientôt après, et eoup sur eoup, deux occasions de revendiquer, en faveur des hommes de talent qui se sont fait un nom dans la botanique, des positions toujours modestes et déjà trop peu nombreuses; il était d'autant plus juste de les leur réserver, que la botanique fournit par elle-même un moindre contingent aux carrières publiques, aux professions lucratives.

Quelle est donc eette ehaire nouvelle qui s'élève sur nos débris? Tout à l'heure on essayait de prouver qu'il faut condenser l'enseignement de la botanique; à présent, c'est eneoire à elle, et de plus à la zoologie, qu'on demande un thème, pour le dilater en faveur, nous l'avouons volontiers, d'un savant de grand mérite, et l'on ouvre un cours de Physiologie générale.

Il serait trop facile de retourner contre la physiologie générale l'argument de l'exposé contre la double chaire de botanique : « On ne conçoit guère qu'il soit possible de traiter des » fonctions sans la classification, etc. » C'est là pourtant une des difficultés du cours nouveau, obligé de s'adresser à un auditoire eneoire novice : *indocti discant*, comme si l'on parlait exclusivement à ceux dont un poète a dit aussi : *Ament meminisse periti*. Nous concevons eneoire moins l'exposé, quand

il aspire à « fonder un enseignement où la physiologie serait » exposée en entier, sans arrière-pensée d'application. » Le professeur se hâtera de sortir d'un tel programme pour demeurer intelligible. Est-ce que par hasard il a perdu un instant de vue les applications dans les recherches qui l'ont lui-même conduit à ses belles découvertes sur les fonctions du foie et sur celles, restées si obscures jusqu'à lui, du pancréas ? Nous lisions, ces jours derniers, sur l'affiche du second semestre de la Sorbonne que le professeur de physiologie générale traiterait des « phénomènes généraux de la vie de nutrition », vaste sujet, éminemment philosophique, et qui sera, nous n'en doutons pas, abordé avec succès. Le professeur ne manquera pas d'exposer les conditions de la vie, à partir de l'homme jusqu'au zoophyte, et, parmi les végétaux, de l'hysope de Salomon, quelle qu'elle soit, jusqu'au cèdre ; il énumérera les substances destinées à maintenir l'activité vitale, décrira les organes de plus en plus ou de moins en moins compliqués, qui ont été préparés à l'élaboration de ces substances, les circonstances qui favorisent ou contrarient la nutrition et les produits variés qui en résultent. Rien ne s'oppose à ce qu'une autre année il choisisse une autre fonction de la vie, la génération, par exemple, ainsi que Cuvier l'a fait, à notre connaissance, il y a quelque trente-cinq ans. Il passera ainsi successivement en revue les divers sens et tous les organes, et suivra ainsi partout les manifestations de la vie, en attendant qu'un cours de biologie vienne à son tour le déposséder.

Quoi qu'il en soit, ce que nous contestons, on le voit bien, dans le cours de physiologie générale, c'est beaucoup moins son objet que son emplacement auquel le terrain du Collège de France se serait peut-être mieux prêté que celui de la Sorbonne, et qui, dans aucun cas, n'aurait dû lui être fait aux dépens de la botanique.

Au Muséum, une chaire nouvelle s'était aussi substituée à celle des Jussieu : la Paléontologie, dénomination récente pour un ordre

d'études dont Cuvier a donné le signal, science envahissante, à ce qu'il paraît, comme la mort elle-même, dont elle s'attache à rassembler les trophées aux dépens du règne organique tout entier. Déjà elle avait essayé, à plusieurs reprises, de faire invasion au Muséum, et chaque fois ses prétentions à un titre distinct avaient été repoussées par l'assemblée des professeurs administrateurs. Dans leurs observations imprimées en 1851, en réponse au rapport d'une commission instituée par le ministre de l'instruction publique, ils déclarent même qu'à leurs yeux la paléontologie ne constitue pas une science à part. « Si les fossiles sont employés » à caractériser les différentes couches de la terre, c'est de la géologie ; si l'on veut les étudier en eux-mêmes, ce ne peut être » qu'en les comparant aux corps organisés vivants, en complétant la connaissance des uns par celle des autres : c'est l'œuvre » de l'anatomie, de la zoologie et de la botanique. » Entre les diverses sciences pour lesquelles l'administration du Muséum réclamait alors, la botanique devait être la plus maltraitée, puisqu'elle allait perdre d'abord une chaire tout entière qui lui était propre, et qu'elle était en outre atteinte, comme les autres, dans une de ses branches, la physiologie végétale à la Sorbonne, la paléontologie des plantes au Muséum ; ce dernier préjudice allait lui être causé précisément dans la personne de M. Ad. Brongniart, à qui la botanique fossile doit en si grande partie ses progrès.

Au reste, lorsque l'exposé annexé au décret du 5 juillet 1853 a dit que « la paléontologie, née en France, n'avait encore reçu » de consécration officielle que chez les nations étrangères, » on oubliait que, dès le commencement de l'année scolaire 1844-1845, cet enseignement même avait été inauguré à l'École des mines par une décision du ministre des travaux publics. Le cours confié dès lors à un jeune savant, M. Bayle, qui s'est placé rapidement au premier rang, s'y poursuit depuis dix ans ; sous la main infatigable de M. Bayle, la collection de l'École des mines

compte aujourd'hui parmi les plus belles de l'Europe. Si la paléontologie avait droit à une place distincte dans l'un de nos grands établissements, certes c'était à l'École des mines plutôt qu'ailleurs, précisément par une raison que MM. les professeurs du Muséum n'avaient pas manqué de donner : « parce qu'à l'École » des mines il n'y avait aucun cours qui pût donner aux élèves les » notions élémentaires nécessaires à la connaissance des corps » organisés fossiles, et qu'il y manquait complètement ; ce qui au » contraire abonde au Muséum, ce qui s'y trouve représenté par » six cours, ceux d'anatomie comparée, de zoologie et de botanique. » Et comme le grand nom de Cuvier était mal à propos invoqué dans cette occurrence, MM. les professeurs ajoutaient : « Si Cuvier avait vécu, est-ce qu'on aurait songé à » élever cette chaire nouvelle en regard de la sienne, ou est-ce » qu'on la lui eût donnée en lui enlevant l'enseignement de l'anatomie comparée ? » Soit donc que l'on considère au Muséum les cours de M. Cordier, ceux des professeurs de zoologie et d'anatomie comparée, de M. Brongniart en ce qui concerne les fossiles, et les galeries où par leurs soins ces mêmes fossiles ont été disposés dans un si bel ordre, soit que l'on se reporte à l'École des mines et aux travaux de M. Bayle, notre amour-propre national n'a point à souffrir de la comparaison avec les nations étrangères.

L'ancienneté de la possession, l'absence de réclamations fondées au nom des autres sciences, se réunissaient pour protéger la chaire d'Adrien de Jussieu, même à l'encontre d'un savant hautement recommandable à tous égards. Nous le dirons comme pour la Sorbonne, deux chaires de botanique au Jardin des plantes surtout (ce nom seul est assez éloquent dans la question), trois même, si l'on veut mettre exclusivement au compte de la botanique le cours de culture, trois, disons-nous, était-ce trop ? M. Brongniart réunit dans son cours à la fois l'anatomie et

la physiologie végétale ; il est en même temps, et c'était aussi le titre ancien de ses prédécesseurs, le démonstrateur des plantes dans le jardin. De plus, il partage avec M. Decaisne la direction des serres, celles des galeries de botanique et la surveillance des herbiers. Qui ne sait que ces vastes attributions, l'assiduité qu'elles exigent, les devoirs si bien remplis du professorat absorbent tout le temps de ces hommes éminents ; que leur zèle ne suffisait à une pareille tâche que parce qu'ils y étaient puissamment secondés par Adrien de Jussieu ? Nous trouvons même, dans la Notice que M. Decaisne a lue devant la Société d'agriculture, que Adrien de Jussieu avait été, après la mort de Desfontaines, investi des fonctions de directeur de l'herbier, qui aujourd'hui sont dévolues en entier à ses collègues. Tous trois s'entendaient tellement pour ce travail d'une haute importance, comme pour le reste, que toute hiérarchie avait disparu entre eux dans la communauté de leurs efforts pour le bien du Muséum. Ne craignons donc point de le dire, nous ne risquerons d'offenser personne, puisque, après tout, les forces humaines ont des bornes : le service, même intérieur, de ce grand établissement, en ce qui concerne la botanique, est jusqu'à un certain point en souffrance depuis que son troisième professeur lui a été enlevé.

Que sera-ce si nous considérons le cours de Botanique rurale en lui-même, c'est-à-dire les herborisations ! le plus grand, peut-être, des encouragements offerts aux élèves pour pénétrer plus avant dans la science, pour les y confirmer ; c'est là, comme l'a dit encore M. Decaisne, que se révèle la vocation du botaniste. Nous ajouterons que les herborisations sont, pour ainsi dire, la partie vitale de l'enseignement, le complément indispensable des leçons de l'amphithéâtre.

Cette vérité ne pouvait pas être entièrement méconnue, et nous en trouvons la trace dans l'arrêté même qui fut destiné à pallier l'effet désastreux de la mesure principale : « Considérant

» que l'enseignement de la botanique ne saurait porter ses fruits
» si l'exposition théorique de la science n'est pas complétée par
» des applications pratiques. » Mais cette vague satisfaction donnée
au principe ne saurait effacer une phrase malheureuse qu'on lit
aussi dans l'exposé : « M. de Jussieu n'occupait pas, à proprement
» parler, de chaire ; ses fonctions consistaient à accompagner,
» dans les environs de Paris, un auditoire studieux qu'il exerçait
» à reconnaître les caractères et les familles des plantes. » Eh
quoi ! une chaire consiste-t-elle donc dans l'appareil matériel qu'on
désigne sous ce nom ? Il y a longtemps que les trônes eux-mêmes
et les sceptres sont passés à l'état de métaphores. De saints rois
ont, dit-on, tenu leurs assises au pied d'un chêne ; et dans ces
mêmes environs de Paris, il nous a été donné de contempler,
dans la personne d'Antoine-Laurent de Jussieu, le génie inter-
prétant, au sein même de la nature, les lois qui la régissent.

Mais, dit-on, ces herborisations, auxquelles vous tenez, avec
raison, ne sont pas abolies ; la pratique en sera, au contraire,
généralisée : on la confiera dorénavant au zèle de tous les pro-
fesseurs de botanique, tant du Muséum que des Facultés : « Il a
» semblé, dit l'exposé, qu'elle ne devait pas être l'objet d'une
» délégation spéciale. » Nous répondrons que, pour le Muséum
du moins, on a pensé le contraire pendant deux siècles, et qu'on
s'en est bien trouvé. Ce dont tout le monde est chargé s'ac-
complît rarement avec régularité, surtout lorsque d'autres
devoirs, placés en première ligne par l'autorité supérieure
elle-même, absorbent la presque totalité d'un temps dévoué
au service public. « A l'avenir, dit l'arrêté ministériel du
» 7 juillet 1853, les professeurs chargés de l'enseignement
» des diverses branches de la botanique au Muséum d'histoire
» naturelle, dans les Facultés des sciences et de médecine,
» et dans les Écoles supérieures de pharmacie, seront tenus
» de faire, pendant la belle saison, des excursions scientifi-

» ques, dans lesquelles ils exerceront les élèves à reconnaître
» sur place les caractères et les familles des plantes. » Faute
d'un règlement pour préciser ces nouvelles obligations imposées
à tous les professeurs de botanique, ou plutôt par la force même
des choses, cet arrêté est resté une lettre à peu près morte. Il pa-
raissait destiné à donner, en excursions supplémentaires à la suite
de chaque cours, la compensation de celui de Jussieu ; en fait,
que s'est-il passé, et sans que l'autorité supérieure songeât à inter-
venir ? Il ne s'est fait, à la Faculté des sciences, à la Faculté de
médecine et à l'École de pharmacie, ni plus ni moins d'herbori-
sations que par le passé. Quant au Muséum, il était facile de
prévoir que, pendant la durée du cours ordinaire de M. Bron-
gniart qui, réuni aux autres fonctions du professeur, lui laisse si
peu d'instantes disponibles, aucune herborisation ne pourrait avoir
lieu. Après la clôture du cours, l'auditoire est dispersé par les
vacances : aussi n'a-t-il été fait, l'année dernière, que deux
excursions.

L'antique institution n'existe donc plus, ou peu s'en faut. Il
importe d'en signaler les bienfaits, comme supplément à l'oraison
funèbre des de Jussieu !

Les herborisations du Muséum produisaient deux effets prin-
cipaux. Non-seulement rien ne saurait remplacer ces leçons émi-
nemment pratiques, mais aussi elles étaient précieuses par les
communications familières et les rapports de bienveillance qui,
on peut l'affirmer à l'honneur de la botanique, jouent un si
grand rôle dans ce que nous appellerons son existence sociale
et ont tant contribué à ses progrès.

Les bons rapports du professeur avec ses élèves dérivent, en
premier lieu, des qualités morales dont les Jussieu offrirent
successivement le parfait modèle, et qui prêtaient tant de charme
à leur savoir : « une patience à toute épreuve, dit M. Decaisne,
» une grande présence d'esprit, beaucoup de douceur, un certain

» enjouement qui ne dégénère pas en familiarité. » Selon nous, un tel professeur faisait plus de prosélytes à la science que les leçons, savantes aussi sans doute, de l'amphithéâtre, mais condamnées à rester froides et décolorées. Il connaissait ses élèves et ses élèves le connaissaient : c'était le bon pasteur de l'Évangile. De pareilles relations, si favorables à l'instruction, peut-on les espérer des réunions rares et fortuites que nous promet l'arrêté ?

Quant aux liens qui se formaient entre les élèves, qu'en pourrions-nous dire qu'une douce expérience n'ait appris à tous ceux qui veulent bien nous écouter ? La Société botanique de France a eu pour berceau les herborisations des Jussieu. Quand de plus on se rappelle que, sous les auspices d'une science attrayante, une même pensée a réuni souvent autour des Jussieu l'étudiant et l'homme du monde, le savant et l'homme de lettres, le philosophe et le magistrat, Jean-Jacques Rousseau et Malesherbes, on reconnaît que ce côté de la question n'est pas non plus à dédaigner.

Les herborisations étaient aussi un véritable centre d'attraction pour tous les botanistes étrangers ; Linné lui-même tint jadis à l'honneur d'y suivre Bernard de Jussieu, et l'on sait en quels termes il caractérisa l'admirable sagacité du fondateur des familles naturelles : *aut Deus, aut Jussieus !*

Il faut lire dans l'ouvrage de M. E. Germain de Saint-Pierre, le *Guide du botaniste*, des détails pleins d'intérêt sur la statistique végétale de nos environs de Paris, sur l'histoire et la pratique des herborisations, depuis l'*Enchiridion* de Cornuti, en 1635, jusqu'à ces derniers temps. Des herborisations d'Adrien de Jussieu procède la *Flore des environs de Paris*, par MM. Ernest Cosson et Ernest Germain de Saint-Pierre. Il y a déjà une dizaine d'années que, frappés du mérite des deux jeunes botanistes, de leur union intime dans la science comme dans l'amitié, nous leur

avons, et par une destination emblématique, à l'exemple du *Bauhinia* de Linné, dédié parmi nos plantes d'Orient une belle ombellifère, sous le nom de *Diserneston*. Malheureusement ce genre, en lui-même, avait déjà été caractérisé, sous un autre nom, par un savant étranger. Mais si notre petite offrande a dû disparaître en vertu d'une des règles tutélaires auxquelles nous sommes assujettis, celle de l'antériorité dans les publications, notre sympathie pour les travaux des auteurs de la *Flore des environs de Paris*, disons mieux, Messieurs, votre estime est restée attachée à leurs travaux.

Déjà quelques amateurs diligents ont devancé le réveil complet de la végétation pour aller cueillir à Trianon le *Galanthus nivalis*, et à Meudon, non loin du carrefour de Velisy, l'*Isopyrum thalictroides*, qu'on y a récemment naturalisé. L'époque ordinaire des herborisations est revenue :

Præsertim cum tempestas arridet , et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas ,

comme a dit Lucrèce. Le jour de la première réunion, l'heure et le lieu du rendez-vous, la contrée que l'on doit parcourir, ont été annoncés d'avance. Un usage traditionnel a désigné le bois de Boulogne ; depuis que l'extension de Paris a fait reculer le domaine de la végétation spontanée, il ne faudrait plus chercher aujourd'hui ni l'*Ophioglossum vulgatum* ni le *Neottia ovata*, d'après cette indication de Tournefort, « à côté du Cours-la-Reine, dans le bois que l'on appelle les Champs-Élysées. » Le professeur est à son poste : les élèves se répandent dans le bois et en rapportent à chaque instant le produit de leurs découvertes, avides de les parer d'un nom scientifique. Sous le feu croisé des demandes souvent irréfléchies, et des réponses assorties à l'inexpérience des élèves, que d'étiquettes dont l'orthographe hasardée les fera sourire un jour ! Le maître ne pourrait suffire

à tant d'activité s'il n'était secondé par la bonne volonté des vétérans de l'herborisation, espèces de sous-officiers qui concourent à former les recrues, moniteurs déjà exercés à faire manœuvrer de petits groupes ; ces auxiliaires bénévoles introduisent parmi les nouveaux disciples les traditions d'urbanité complaisante dont eux-mêmes ont eu à se louer, dans leurs débuts, de la part de leurs anciens. Les mouvements de la troupe se régularisent, la course se prolonge avec un succès et un agrément toujours croissants, et l'on se sépare content de soi-même et des autres : on se croit déjà botaniste, et, en effet, on est dans la bonne voie.

Le dimanche suivant on se rend à Meudon, une autre fois sur les riants coteaux de Montmorency. C'est là, sous les ombrages du château de la Chasse, que nous avons eu le bonheur d'assister à une solennité touchante. Nous célébrions la dernière herborisation d'Antoine-Laurent de Jussieu ; assis autour d'une table champêtre, nous adressions à l'envi les témoignages plus ou moins bien exprimés de notre reconnaissance au patriarche de la botanique, arrivé au terme de la cinquante-sixième année de son professorat. Nous avons vu avec bonheur, peu d'années auparavant, Adrien de Jussieu consacrer d'une manière fructueuse à la botanique le temps que peut-être, n'eût été le devoir que lui prescrivait son nom, il aurait donné à la littérature, vers laquelle l'entraînaient ses succès de collège ; nous l'entendîmes, ce jour-là, faire diversion à l'émotion générale par des vers qu'animait le tour à la fois gracieux et piquant de son esprit. Ils sont restés, avec la scène tout entière, dans le souvenir des assistants ! Hélas ! le reste a disparu, les beaux arbres du château de la Chasse, les Jussieu, tout ! jusqu'à la forme d'enseignement qu'ils avaient reçue de leurs devanciers et léguée au Muséum.

Aux excursions de Montmorency, de Saint-Maur, etc., renfermées chacune dans l'espace d'une journée, en succédaient

d'autres plus éloignées qui duraient deux, trois jours, et même davantage. Rien n'échappait aux soins du maître dans les combinaisons tendant à rendre l'herborisation plus instructive et plus agréable, pas même l'attention délicate qui mesurait avec égalité la dépense à la moyenne des facultés pécuniaires de ses auditeurs. Fontainebleau était alors un voyage. Ceux qui avaient fait cette herborisation avaient, en quelque sorte, gagné un premier chevron d'ancienneté. Malesherbes, où nous attendait pour nous guider un pharmacien instruit, feu M. Bernard, Ermenonville et Morfontaine, Saint-Léger et ses environs venaient ensuite ; pays lointains, riches localités pour le botaniste. Saint-Léger surtout était toute une expédition, dont le plan fut souvent confié, du temps d'Adrien de Jussieu, à l'obligeance infatigable de l'un de ceux qui parmi nous connaissent le mieux les environs de Paris, notre secrétaire, M. de Schœncfeld. Au milieu des landes de la Croix-Patée, parsemées d'*Erica ciliaris*, ou sur les bords de l'étang du Serisaye, à portée des espèces les plus rares de la Flore parisienne, le professeur, entouré de la troupe d'élite, s'élevait à des considérations générales ou se prêtait à d'ingénieuses conférences sur les questions ardues de la science : c'était comme le couronnement du cours entier des herborisations.

Cependant le développement du réseau des chemins de fer, en facilitant d'une manière inespérée les excursions botaniques, en avait singulièrement étendu le rayon. Des localités nouvelles, et des plus curieuses, avaient été pour ainsi dire découvertes, Lardy par exemple. Assurés d'avance du concours généreux des compagnies de chemins de fer, et en particulier de celle d'Orléans, toujours prête à seconder par des sacrifices les œuvres utiles au public qui sont en dehors de la spéculation, nous avons commencé à combiner avec Adrien de Jussieu un système d'abonnements au moyen duquel, et à l'aide d'un contrôle remis à

L'arbitrage du Muséum, un certain nombre d'élèves auraient été transportés, à un prix fort réduit, sur des points encore plus éloignés. L'entrée de la Sologne allait être explorée ; bientôt après, le Berry, qu'en 1814, le premier après De Candolle, M. Gay, un de nos doyens, avait parcouru en botaniste dès lors exercé, aurait bientôt reçu les visites du professeur de botanique rurale, avec plus de facilité qu'on n'en avait autrefois pour aborder Fontainebleau. Le modeste et savant auteur de la *Flore du centre de la France*, M. Boreau, nous y aurait guidés, en attendant qu'une autre excursion lui eût amené les mêmes visiteurs à Angers, au sein de son beau Jardin botanique. Ce n'est pas tout : l'étude de la cryptogamie, devenue si vaste de nos jours, avait réclamé l'attention d'Adrien de Jussieu, et il se proposait de la favoriser en lui faisant, dans le programme de son cours, une part meilleure que par le passé, au moyen de courses d'hiver, plus particulièrement destinées à la recherche des Lichens, des Mousses, des Hépatiques, etc. Nous laissons à penser ce que la Botanique en général et la Flore française auraient eu à gagner à ces heureuses innovations, à ces perspectives nouvelles. Elles auraient, sans doute, assez promptement nécessité, à l'instar de ce qui avait été fait pour la Sorbonne, après 1810, la création d'une chaire de professeur adjoint de botanique rurale. Et c'est précisément lorsque ce cours, agrandi tout naturellement par l'effet des progrès de tout genre qui signalent l'époque actuelle, était à la veille de recevoir de tels perfectionnements, qu'on le supprime ! Ce que la mort avait empêché Adrien de Jussieu d'entreprendre, un successeur qui eût été choisi parmi ses élèves de prédilection se serait, avec le temps, efforcé de l'accomplir en s'inspirant de ses exemples.

Nous venons de donner des raisons qui doivent paraître décisives pour la prompte restauration des chaires supprimées, tant au Muséum qu'à la Sorbonne.

Parmi les meilleurs souvenirs de notre carrière, nous comptons le jour où , appelé à expliquer devant une assemblée politique tout ce que les Jussieu avaient ajouté à la gloire de la France, nous avons contribué à assurer pour la veuve d'Antoine-Laurent la récompense nationale proposée par un ministre digne appréciateur des grands services (1). Jamais peut-être le privilège de la parole , portée au nom du pays dans une bonne cause, ne nous parut plus précieux. Pussions-nous avoir été encore aujourd'hui bien inspiré pour seconder le vif intérêt que la Société botanique de France porte à la question actuelle ! Tant que les chaires du Muséum et de la Sorbonne n'auront pas été relevées, il existera une lacune déplorable dans l'enseignement ; la Botanique restera en deuil , jusqu'à ce que la mémoire des Jussieu ait obtenu les honneurs expiatoires qui leur sont dus.

(1) M. Guizot.

DEUXIÈME NOTE

Séance du 27 mars 1857.

La Société daignera se rappeler que, dans la séance du 23 mars 1855, nous nous sommes rendu l'organe des réclamations qu'avait fait surgir de toutes parts la suppression des chaires vacantes au Muséum et à la Sorbonne par la mort prématurée d'Adrien de Jussieu. Il nous a paru que la Société avait regardé comme démontrées la haute convenance, la nécessité même du rétablissement de ces chaires, et nous avons des raisons personnelles de croire que le ministre auteur de cette mesure regrettable était sur le point de reconnaître généreusement son erreur lorsque la mort est venue le surprendre lui-même.

Aujourd'hui l'espoir d'une réparation semble s'être éloigné; la situation est même aggravée par une nouvelle mesure, en apparence favorable à la botanique, en réalité funeste à son enseignement et à celui des sciences en général: nous voulons parler de la création d'une chaire de Physique végétale au Muséum, en vertu d'un décret portant la date du 4 de ce mois. Pas plus qu'en 1855 nous ne désertions la discussion et nous ne nous départirons de la liberté tempérée qui est pour nous un droit et comme la continuation d'un premier devoir accompli avec l'approbation de la Société. Aussi bien nous n'avons pas à nous occuper des personnes, mais de l'acte en lui-même.

La forme dans laquelle cet acte s'est produit a pourtant aussi quelque importance. En 1853, le ministre de l'instruction publique s'était prévalu, pour la création de la chaire de paléontologie au Muséum, d'une sorte d'enquête à laquelle l'assemblée des professeurs de cet établissement avait pris part; on mettait,

il est vrai, de côté leurs objections, mais ils avaient du moins été admis à les présenter. Aujourd'hui, si nous sommes bien informé, on aurait considéré la création de la nouvelle chaire comme tellement urgente, qu'on n'aurait pris le temps de pressentir sur la question ni le directeur du Muséum, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, ni aucun des autres professeurs; ils n'auraient eu connaissance du décret que par le *Moniteur*, et il aurait été presque en même temps, comme pour couper court à toute remontrance, enjoint à l'administration du Muséum de procéder sans délai à l'installation du nouveau professeur. On se serait souvenu de ce qui s'était passé récemment au Conservatoire des arts et métiers, dans une circonstance analogue. Un décret avait prononcé, et l'on semblait résolu à passer outre. Quoi qu'il en soit, ce seraient là des griefs accessoires que l'administration du Muséum serait seule en position de relever.

Hâtons-nous de rentrer sur le terrain des considérations générales que nous avons déjà essayé de faire valoir en 1855 contre les créations indiscrètes de chaires nouvelles, même quand ces créations profitent aux hommes les plus distingués, les plus honorables, à ceux dont les titres sont exclusivement scientifiques.

Vainement fera-t-on sonner bien haut les progrès continuels de la science, dont il faut sans doute que l'enseignement constate la marche rapide en la secondant; il est évident que le nombre des chaires existant à la fin du dernier siècle ne suffirait plus aux besoins de l'époque actuelle : aussi a-t-il été successivement accru; mais là, comme partout, l'excès est un défaut. On ne manquera jamais de prétextes plausibles pour procurer à un savant qu'on voudra favoriser une position de ce genre. S'agit-il d'un botaniste (l'hypothèse peu vraisemblable de nos jours, à voir la façon dont on agit envers la botanique), on n'aura qu'à ouvrir le pre-

mier traité venu de botanique : nul doute que chacun des grands chapitres qui le composent ne puisse former le titre ou la matière d'un cours spécial très présentable, dont il serait tout aussi facile de vanter les mérites dans l'exposé de motifs d'un décret que cela s'est pratiqué pour quelques autres. Dans une branche d'administration quelconque, le tact de l'homme d'État consiste précisément en ceci : ne pouvant tout faire, à savoir choisir ; étant exposé à mille exigences, à maintenir, sans acception de personne et dans les limites d'une sage économie, une juste proportion entre les divers services dont la direction lui est confiée.

Nous venons de le dire, rien de plus facile que d'inventer des chaires nouvelles ; ajoutons que rien n'est plus populaire, et c'est là un autre danger. Le public bien intentionné voit avec faveur ces créations ; c'est à ce sentiment louable que s'adresse le décret du 4 mars ; c'est en particulier l'intérêt incontestable qu'excite l'agriculture, qui est mis en avant pour colorer la mesure. Il faut aller, nous dit-on, au secours de l'agriculture, « parce qu'elle est encore un art empirique. » Nous pensons qu'il n'était pas besoin, pour lui imprimer de plus en plus le caractère scientifique vers lequel elle tend visiblement depuis un certain nombre d'années, de la superfétation d'un cours de physique végétale au Muséum, car nous ne doutons pas que les professeurs d'agriculture établis dans diverses écoles ne suivent pas à pas les découvertes en chimie, en physique, qui se rattachent à l'objet de leurs cours.

Mais on ne se tient pas pour satisfait des progrès que font chaque jour les sciences, appelées à apporter incessamment leur tribut à l'agriculture. On reconnaît « que les cours existant dans les grands établissements scientifiques pour la botanique, la culture, la chimie agricole et la météorologie touchent chacun par quelque côté au problème de la production végétale. » Apparemment tous non-seulement y touchent, mais en scrutent chacun, dans la mesure qui convient, la donnée complète. Ce n'est point encore

assez : on se plaint qu'aucun de ces cours ne «résout» ce grand problème « dans tous ses rapports avec les nombreux agents qui s'y confondent. » Résoudre, l'expression est hardie. Une science quelconque est-elle aujourd'hui en mesure de le faire complètement et d'une manière satisfaisante? Nous en doutons, quel que soit le mérite du nouveau professeur et de ses expériences que l'exposé des motifs appelle « décisives. » On nous promet que l'agriculture va tout à coup sortir de sa routine quand « les éléments multiples que la végétation concentre en elle-même seront devenus dans leur ensemble l'objet d'un enseignement synthétique. » Nous ne demanderions pas mieux que de voir éclater ce prodige de la nouvelle synthèse ; mais provisoirement nous ne comprenons pas qu'un si grand résultat puisse être obtenu par cela seul qu'un chimiste aura concentré dans son « laboratoire, » quelque remarquable qu'il soit, l'examen des phénomènes qui sont du ressort de plusieurs sciences distinctes. Nous le déclarons humblement, il nous semble que la première condition, pour parler d'une manière pertinente des plantes et de leurs fonctions vitales, est d'être botaniste, de l'être un peu si l'on aborde ces questions dans un cours de chimie ou de physique, de l'être à un haut degré si l'on est appelé à en résumer l'ensemble.

Mais cette fameuse méthode synthétique qu'on met en avant n'est pas, que nous sachions, une découverte : elle a toujours, et nécessairement, été pratiquée plus ou moins ; elle existe au Muséum avec l'ampleur que les découvertes successives lui ont donnée et l'autorité qui s'attache aux professeurs qui en sont les interprètes. Rien n'empêchait que les découvertes personnelles au nouveau professeur ne vinssent y figurer à leur rang, après que les juges compétents auront reconnu qu'elles sont réellement « décisives. »

Quoi qu'il en soit, une chaire spéciale de physique végétale existe désormais : *summum jus* ! mais il y a lieu de compléter le

brocard de droit : *summa injuria* ; c'est ce que l'application de la mesure achève de démontrer. Il faut faire une place au professeur aux dépens de ses collègues, il faut dresser tant bien que mal un programme officiel, travail pénible à tous égards pour l'assemblée du Muséum.

Or, il existe quatre cours sur lesquels le même professeur est autorisé à prélever la matière de ses leçons. Va-t-on interdire aux autres professeurs d'aborder les mêmes sujets ; leurs cours en deviendraient ou trop incomplets ou impossibles. L'enchaînement des matières est tel, l'ordre des idées que le maître doit développer à ses auditeurs pour se bien faire comprendre est si impérieux, que chacun d'eux devra continuer à faire à peu près ce qu'il faisait auparavant. Il n'y aura rien de changé dans les leçons de M. Becquerel, professeur de physique appliquée, et de M. Chevreul, professeur de chimie appliquée aux corps organiques (ce sont les titres actuels de ces deux chaires). L'année dernière, M. Becquerel a traité de la physique appliquée à la météorologie, aux sciences naturelles et à l'agriculture (ce sont les termes de la dernière affiche) ; rien ne l'empêchera, pas plus que M. Chevreul, à mesure que la série des phénomènes généraux l'y conduira, d'aborder les questions de la composition de l'air et de sa décomposition dans les parties vertes des plantes à la lumière ou à l'obscurité, de l'absorption de l'azote dans l'air, démontrée par M. Boussingault, de la nutrition, des sécrétions, de la composition des matières végétales, etc. Apparemment, tous ces phénomènes intéressent ce que le décret appelle le phénomène de la « production végétale, » objet essentiel, dit-on, du nouveau cours. A plus forte raison n'ôtera-t-on pas la parole sur de pareils sujets ni à M. Decaisne, professeur de culture, obligé à serrer de plus près le « phénomène de la production végétale, » et certes bien capable de le faire, ni au professeur de botanique, celui de tous qui

est le plus naturellement appelé à résumer toutes ces connaissances. Cette dernière observation répond, selon nous, péremptoirement à l'assertion de l'exposé des motifs que chacun des professeurs, retenu « dans les limites du programme auquel il doit satisfaire, ne peut envisager la question que sous un aspect particulier direct. » Et si cette assertion allait jusqu'à reprocher aux professeurs de passer légèrement sur des questions importantes, nous aurions quelque droit d'affirmer, en notre qualité d'habitué du Muséum depuis plus de quarante ans, que ces professeurs, pas plus que leurs devanciers, les Vanquelin, les Laugier, les Desfontaines, n'ont jamais rien omis de ce qu'il y a d'essentiel, de « décisif, » comme on dit, et de leur compétence, dans les notions admises de leur temps.

De compte fait, nous avons déjà quatre professeurs, dont deux, faisant au point de vue de la physique végétale une sorte d'analyse très suffisante des phénomènes, et deux groupaient ces phénomènes par voie de synthèse. A moins de prétendre que ces quatre professeurs sont au-dessous de leurs fonctions, on est forcé de reconnaître que le besoin d'une cinquième chaire ne se faisait pas sentir.

Cependant, il y avait, comme on disait jadis à la Chambre, quelque chose à faire, et nous serons d'autant plus à l'aise pour le dire, que ce sera pour nous une occasion naturelle de rendre hommage au talent d'un de nos maîtres les plus célèbres, M. Brongniart. Nous aurions un reproche à adresser à son cours : c'est qu'il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, trop bon, trop complet. L'enseignement, au lieu de rester sommaire et de se renfermer, comme du temps de Desfontaines, dans l'espace d'une année, s'est étendu d'abord à deux années, comprenant l'une la botanique proprement dite, l'autre l'anatomie et la physiologie; aujourd'hui à trois, dont une spécialement consacrée à la cryptogamie et à la botanique fossile.

Comme nous l'avions prédit, la création du cours de paléontologie ne pouvait nous priver d'entendre M. Brongniart sur la botanique fossile qui lui est redevable, plus qu'à personne en France, de son accroissement. D'autre part, le professeur introduit chaque année dans ses leçons des explications d'une admirable clarté sur les idées nouvelles, sur les découvertes réelles dont la science s'est enrichie dans chacune des divisions de son programme. Le botaniste déjà exercé est sûr, avec M. Brongniart, d'être toujours au courant de ce qu'il est essentiel de savoir pour se perfectionner; les débutants, qui n'ont tout au plus qu'une saison à consacrer aux notions générales, sont moins attirés vers un cours qui, en effet, ne se trouve plus assez accommodé à leur usage. Or, nous croyons être dans le vrai en soutenant que les deux cours de botanique, si longtemps et si glorieusement personnifiés dans Desfontaines et Jussieu, sont essentiellement des cours qu'on pourrait appeler d'initiation, et que leur première utilité a consisté à répandre dans le monde le goût de la science.

Si tant est que M. Brongniart ait encouru le reproche si rarement mérité de trop bien faire, en est-il seul responsable? Non, sans doute. Il faut s'en prendre aux mutilations que l'enseignement de la botanique a subies. Lorsque la chaire d'Adrien de Jussieu à la Sorbonne était debout, deux professeurs de la Faculté s'y partageaient le haut enseignement. Dès lors, celui du Muséum pouvait, sans détriment pour la botanique en général, rester plus élémentaire. Concluons de tout ceci que ce qu'il y avait à faire était de relever la chaire supprimée de la Faculté.

Cependant, que se passe-t-il en même temps à la Sorbonne? Nous avons sous les yeux le programme de ce que, par synecdoche, on appelle le second semestre de la Faculté, qui a commencé le 16 mars pour s'interrompre aux vacances de Pâ-

ques et finira comme d'habitude en juillet ; le premier, comme d'habitude aussi, aura duré à peine trois mois effectifs : le tout à deux leçons par semaine, quelquefois une seule pour chaque professeur de la Faculté. Encore ne tenons-nous pas compte des fêtes dont le programme est surchargé et que la Faculté chôme scrupuleusement. Ces remarques, applicables dans une certaine mesure à la plupart de nos établissements d'instruction publique, ne sont pas déplacées, car elles nous ramènent à notre sujet, en ajoutant une cause fort simple à toutes celles qui tendent à multiplier les chaires. Que les chaires actuelles soient plus assidûment occupées, et peut-être l'ardeur des candidats pour en faire ériger d'autres trouvera-t-elle moins d'appuis. Cet abus, aucun des professeurs n'en est plus responsable que son voisin, et plusieurs, nous le savons, s'en plaignent eux-mêmes ; c'est aux doyens des diverses Facultés, au recteur et, en dernier ressort, au ministre, de tenir la main à ce que les programmes soient toujours sérieux.

Lorsqu'à la chaire d'Adrien de Jussieu, à la Sorbonne, il en fut substitué une dite de physiologie générale, on nous avait annoncé que celle-ci ferait une part à la botanique, et nous nous étions défiés de cette promesse dont l'exécution était remise à un savant éminent, sans doute, mais seulement zoologiste. Sans doute, il a fait mention des plantes, mais pas assez à notre gré. Nous en attesterons l'affiche du second semestre ; le professeur en est encore aujourd'hui, comme en 1855, aux « phénomènes de la nutrition dans leurs rapports avec les phénomènes des développements. » Or, c'était bien de physiologie végétale que nous avions le droit d'entendre parler, avec quelque variété d'aperçus, dans un cours de physiologie générale ; désintéressés que nous sommes d'ailleurs, ou à peu près, à l'égard du double emploi en zoologie, résultant de la physiologie comparée de M. Bernard et de celle que M. Geoffroy Saint-Hilaire est tenu

de professer aussi à la même Faculté, en conformité du titre de sa chaire.

Quant au cours de botanique à la Sorbonne, M. Payer traite, dans ce second semestre, de la classification naturelle et des principaux groupes de plantes; dans le semestre précédent, il avait, ce nous semble, développé une autre portion de ce vaste sujet. L'organographie végétale, dont il est aussi chargé, est forcément remise à une autre année; et il en sera toujours de même de deux en deux ans. C'est une situation presque semblable à celle qui est faite à M. Brongniart au Muséum; tous deux souffrent, et la botanique avec eux, de la suppression de la chaire de Jussieu à la Sorbonne en particulier, déviation fâcheuse du règlement d'études de 1810, lequel avait renfermé les cours de botanique en une année, pour la plus grande commodité des étudiants, le temps que la plupart d'entre eux peut consacrer aux sciences naturelles n'étant pas lui-même plus étendu.

Voilà donc où nous en sommes au Muséum et à la Sorbonne. Au contraire, à la Faculté de médecine et à l'École de pharmacie, l'enseignement de la botanique n'a souffert aucun dommage; il s'est même agrandi et fortifié, grâce au zèle de M. le professeur Chatin, qui s'est porté bravement héritier d'Adrien de Jussieu dans les herborisations générales. Le succès a couronné ses efforts.

Optimam partem elegit, quæ non auferetur (1) ab eo.

Ce service signalé que M. Chatin ajoute à ceux qu'il a déjà rendus à la science, lui sera certainement compté.

Partout ailleurs les établissements scientifiques perdent les caractères distinctifs qui leur avaient été assignés à l'époque de leur fondation : les genres se confondent, signe certain de décadence

(1) *Evang. Luc., XI, 42.*

qui n'est pas applicable seulement à la littérature et en particulier à l'art dramatique, car l'esprit humain dans toutes ses visées est assujéti aux mêmes lois logiques. Sous prétexte de méthode, les formes vraiment didactiques s'altèrent et la fantaisie les remplace; l'enseignement est souvent insuffisant sur des points essentiels, et là où il surabonde, il est compromis par cela même. Ce serait un nouveau pas vers l'anarchie scientifique dont nous menacent quelques esprits chagrins, préoccupés surtout des symptômes que présente à cet égard la taxonomie, vivant dans l'attente de quelque grand législateur qui, sans doute, promulguera des tables nouvelles de la loi au milieu des éclairs du génie. S'il était vrai que le mouvement oscillatoire à longues périodes de l'esprit humain nous eût rapprochés aujourd'hui d'une telle extrémité et nous ménageât dans l'avenir de si glorieux retours, il ne faudrait pas du moins que l'administration publique, gardienne des principes de l'ordre, portât si souvent du mauvais côté le poids de son influence.

La Société botanique de France ne pouvait rester indifférente à ces atteintes successives portées à la botanique. Aussi s'en est-elle émue. Elle remarque le découragement porté dans les rangs des jeunes savants, espoir de l'Institut, devant lesquels se ferment plusieurs des routes parcourues déjà par eux avec distinction, et qui devaient les conduire au but en leur assurant, avec des positions honorables, une juste rémunération de leurs travaux. Elle déplore le dépérissement des privilèges du Muséum; à mesure que nous voyons s'augmenter le nombre des professeurs, nous sentons se relâcher le lien qui les unit encore, s'affaiblir un esprit de corps qui, jusqu'à ce jour pourtant, n'a pas cessé de se manifester au profit de la science et de la dignité qui convient à son culte. Une administration collective, d'origine et de forme républicaines, se servant à elle-même de conseil de perfectionnement, pouvait avoir ses défauts comme la constitution

anglaise a les siens; mais on en pouvait dire aussi : *It works well* (elle fonctionne bien). Aujourd'hui nous la voyons glisser sur la pente qui la conduira à subir le joug d'une direction permanente, tout au plus supportable dans un Buffon, et que Cuvier n'aurait pas acceptée : *Dii omen avertant!*

Nous n'espérons pas que nos observations, quand même elles seraient appuyées par une démarche quelconque de la Société, et que nous reconnaissons être en dehors de ses attributions et de ses habitudes, portent immédiatement leur fruit; mais il nous a semblé qu'en l'absence d'interventions plus autorisées et des recours que la constitution actuelle de l'État ne comporte plus, il convenait que le décret du 4 mars ne fût point passé sous silence dans cette enceinte. Bien que notre légitime attente ait déjà été trompée plus d'une fois, nous ne nous laissons pas d'en appeler au gouvernement lui-même, et nous croyons lui témoigner en cela notre respect.